

Prologue

Je perçois d'infimes murmures, et le petit tintement fluet que je connais si bien.

C'est sans doute cette fois, le fruit de mon imagination.

Elle ne peut pas être ici.

Pas si loin de la maison.

— Elisa ?

— Oui ?

— C'est bien toi ?

— Oui. Tout près de toi.

— Non... Je ne te vois pas...

— Pourtant je suis là.

— Pourquoi es-tu revenue... ?

— Je suis venue te dire adieu.

Je frissonne aux premières heures du matin, quand la nuit est encore étoilée. On aurait pu entendre les bruits lointains de l'ancienne boîte de nuit, derrière la colline.

J'avais encore rêvé d'Elisa. Jamais je n'aurais cru que je la reverrais.

Comme transportée dans l'ambiance étrange de la maison, je vois mes souvenirs étioyés se raviver. Est-ce parce que c'est moi ?

Comment avait-on pu passer toutes ces années à ignorer la vérité ? L'homme que j'aime est endormi près de moi, et je sens le rythme lent de sa respiration, son corps, chaud, contre le mien.

J'ai toujours eu de grandes difficultés à m'ouvrir au monde qui m'entoure. De même que je n'ai jamais vraiment saisi la définition du bonheur...

Quoi de plus fort que la volonté farouche de vivre ? Cette question m'a longtemps été indifférente, même si ses arcanes ont tourbillonné tout autour de moi, invisibles. Sans relâche.

Ai-je depuis des années, mieux compris la mort que la vie ?

Je m'appelle Augusta.

J'ai vingt-et-un ans.

Depuis mon plus jeune âge, je lutte, simplement pour exister.

Une nuit avec lui

Les lueurs de l'aube filtraient déjà dans les interstices des persiennes de la porte-fenêtre, de l'autre côté du lit. Je perçus le pépiement timide d'oiseaux nichés dans un arbre, tout près. Je me redressai sur les coudes, presque surprise d'être là. Je m'emparai de mon portable laissé sur la table de chevet.

Cinq heures et demie passées. Dimanche.

Je devais rentrer avant que Philippe ne s'aperçoive de mon absence.

L'inconnu endormi à mes côtés paraissait abandonné dans un sommeil profond.

J'étais nue.

Je frottai mes yeux, m'efforçant de me raccrocher aux fragments de la nuit passée. Une odeur boisée m'effleurait les narines. Son odeur. Je m'en souviens... Cette peau si douce. Et la délicatesse avec laquelle il avait pris mes mains dans les siennes. C'était cette alchimie du corps et de l'esprit qui nous avait dominés. Quand l'attirance

est magnétique et que les corps se mélangent... Je m'étais laissée guider par ses gestes sûrs, presque contrôlés. J'avais ressenti, de sa part, une tendresse infinie et pourtant, nous ne nous connaissions pas.

Je me sentis vulnérable, soudain. J'avais sympathisé avec lui au point de tomber dans ses bras. Au point de le suivre jusqu'à son lit...

Je me hissai hors des draps. Debout, près de lui, je l'observais d'un œil attentif. Une longue mèche brune ondulée, avait glissé de sa tempe à sa paupière, pour se perdre à la commissure de ses lèvres charnues. Son corps dévêtu à peine recouvert par les draps froissés, m'apparaissait comme quasi parfait. Il se soulevait au rythme de sa respiration, on aurait dit que rien ne pouvait l'atteindre. Mes yeux s'arrêtèrent à cette croix celtique tatouée sur son avant-bras droit, accroché à son oreiller... Je me souvins. La veille. Derrière le comptoir du bar. Nos regards échangés m'avaient déroutée, la clarté de ses yeux, ensorcelée.

Je dus admettre que cette fois encore, il ne me laissait pas indifférente.

Je localisai l'amas de mes vêtements éparpillés au pied du lit et commençai à m'habiller. Me vinrent en mémoire nos mots de la veille, les verres que nous avons bus...

Son sourire m'apparut.

Ce sourire, précisément.

Un charme qui m'avait coupé le souffle. J'ignorais son nom. Il avait respecté mes silences. Même quand il m'avait demandé mon prénom, j'avais simplement souri. La musique du bar résonnait soudain dans ma tête. « Supreme » de Robbie Williams. Le genre de titre qui passe encore dans les bars, même vingt ans après...

Tandis que j'enfilai mes chaussures, je m'enivrai une dernière fois de son effluve boisé, puis refermai la porte sans bruit.

Dans la pénombre, j'empruntai le mince escalier de bois qui grinça sous mes pas. Je me retrouvai dans un petit couloir, sombre lui aussi. A l'aveugle, j'avançai sans trop savoir où j'allais, une main contre le mur.

Je pénétrai dans une pièce baignée des premières clartés matinales. La cuisine. De jolies roses blanches à peine écloses rassemblées dans un vase exhalaient leur délicate odeur. Je ne résistai pas à la tentation de faire couler un café quand je vis la cafetière au milieu du plan de travail encombré de vaisselle. Après avoir fouillé les placards d'une main fébrile, en quête d'une tasse, j'arpentais, sans bruit, les quelques pièces du rez-de-chaussée. Tout autour de moi, des photographies des plus beaux paysages rivalisaient avec des profils ou de simples scènes de vie, alternance de noir et blanc et de couleurs lumineuses, pour casser la banalité des murs blancs. Et tandis que le doux arôme du café chaud se répandait, je repérai la porte d'entrée. Je me souvenais maintenant de notre entrée, la veille. Nos éclats de rire tintaient soudain dans ma tête. Je m'étonnai d'avoir ri. Ou plutôt, qu'il ait réussi à me faire rire. Je revoyais sa main qui m'avait retenue quand j'avais failli tomber, et son souffle dans mon cou quand il m'attira contre lui. Je sens encore, puissante, l'attraction de ses yeux, de ses lèvres, contre laquelle je n'avais pu résister... Son corps contre le mien, ses mains parcourant ma poitrine nue. Et nos ébats dans la pénombre de sa chambre que je venais de quitter.

A part Mathieu, je n'avais jamais passé la nuit avec qui que ce soit. Une page s'était tournée, j'avais perdu

le contrôle de mes habitudes bien réglées. Je me sentais libre. C'était à la fois grisant et troublant.

Mon cœur se serra au moment d'ouvrir la porte. J'avais presque oublié l'angoisse que suscitaient les temps troublés que nous vivions, oublié la raison de notre installation dans la région. Qu'est-ce qui m'avait permis de croire qu'ici rien n'avait changé ?

Quand je mis les pieds dehors, je fus presque surprise de me trouver en bordure de la forêt de Suzac.

Le soleil se levait. Coûte que coûte, il fallait que je sois rentrée avant que les habitants de la maison ne se réveillent. Je savais que j'avais au moins vingt minutes de marche jusqu'à la maison. Mon cœur fit un bond et je me mis à courir.

La température était douce et le chant des oiseaux accompagnait ma foulée. J'écartai les branchages et filai, droit devant, sans me retourner. Je rejoignis très vite la route et accélérai de plus belle.

Je n'avais voulu inquiéter personne. Au péril de ma sécurité, de ma vie peut-être, j'avais exploré une nouvelle sensation... Le risque. Maintenant, la peur l'emportait et je tentais de l'évincer. A la maison, je les imaginai déjà en pleine effusion, à deux doigts de se lancer à ma recherche, de bon matin. La tête de Philippe, rouge d'une colère fumante, celle de Sarah, ravagée. Les cris de fureur qui fusaient. En aucun cas je n'avais souhaité créer d'affolement. Je me sentais mal... Combien de temps culpabiliserais-je pour cette imprudence ? Je continuais de courir, pressant un point de côté douloureux. Je courais, encore et encore, sans m'arrêter... Sans même ralentir.

Un sentiment de sécurité m'emplit quand j'entendis le ronflement des vagues en contrebas. Et comme toujours

depuis notre emménagement, je ressentis à nouveau cette tristesse dont j'avais peine à me défaire.

Essoufflée, j'atteignis non sans mal l'immense portail de la maison. Aucune lumière ne filtrait, aucun son ne s'échappait. J'expirai de soulagement. Les battements de mon cœur ralentirent peu à peu. A l'aide de ma clé, j'ouvris d'un geste fébrile le portail métallique. En quelques pas j'atteignis le perron et en gravis les marches.

Il était six heures. Mes jambes étaient douloureuses et mes paupières lourdes.

J'entrai dans la maison silencieuse.

Tandis que je me déchaussais, je jurai d'avoir entendu des pas au fond du couloir. Je me plaquai contre le mur du vestibule resté dans l'obscurité. Après quelques avancées à tâtons, je crus voir la porte de la cuisine se rabattre sur le chambranle. Je ne me risquai pas à m'approcher encore. Il était possible qu'à cette heure je tombe sur mon oncle ou ma tante qui, je l'espérais, me croyait endormie.

Je réussis à me faufiler sans bruit dans l'escalier puis jusqu'à ma chambre, certaine de ne pas avoir été démasquée.

Augusta

Je m’imagine souvent le visage de Philippe, mon oncle, quand il prit cette étrange résolution, l’été dernier. Ce village silencieux, si loin de tout, épousant l’océan, et retenant son souffle en secret, nous attendait. Encore une fois, il m’attendait.

Un samedi matin pluvieux, je m’évertuais à comprendre toute la complexité du personnage d’Emma, dans l’œuvre de Jane Austen portant le même nom. J’étais seule dans ma chambre.

Philippe vint m’y trouver avec Sarah, ma tante, sur ses talons.

— Augusta, nous allons déménager, m’avait-il annoncé, d’une voix hésitante, dans l’entrebâillement de la porte.

Pourquoi fallait-il qu’il prenne des gants pour venir me parler ? Cela ne lui ressemblait pas. J’avais retiré un écouteur et baissé la musique de mon smartphone, déçue de me priver de ce titre de Hozier, qui traînait dans ma playlist. Me contentant de regarder Philippe sans rien dire, je devais avoir l’air surpris. Je m’étais promis de remettre la chanson après.

— Où allons-nous ?

Il avait regardé Sarah. Comme si c'était à elle de me le dire. Comme si ce serait plus facile.

D'ordinaire, les choix de Philippe se voulaient sans appel.

— Dans la maison d'Yvonne, Augusta, m'avait répondu ma tante, les yeux bordés de larmes.

— Mais je viens d'obtenir une place à la faculté ici...

Je ne comprenais pas l'urgence de cette décision. J'étais bien consciente de ce qu'il se passait, mais je ne m'y intéressais pas. Je n'allumais jamais la télé, n'étais pas adepte des réseaux sociaux non plus. J'avais juste prêté l'oreille une fois ou deux, aux conversations sous cape de Sarah et Philippe.

— Il sera peut-être trop tard pour refaire une demande, mais nous remplirons un nouveau dossier quand nous serons sur place, avait achevé Philippe.

Je n'avais rien ajouté. Je me souviens les avoir regardés tous les deux, la bouche ouverte. La gorge sèche. Le cœur vide. Puis mes yeux m'avaient piqué. Et j'avais plongé mon regard dans mon livre, la vue troublée. Même la mélodie de « Take me to church », n'avait pas réussi à me calmer, ce jour-là.

Nous n'avions plus vécu qu'au jour le jour. Car une colère indicible sourdait depuis des mois. La France était entrée malgré elle dans une année de révolte et de grands rassemblements. Des villes s'embrasaient d'une indignation trop longtemps réprimée, tandis qu'une menace se rapprochait, palpable de toutes parts, rendant nos vies si fragiles. On parlait de terrorisme. Les actes de barbarie se multipliaient. Et à cause de cela, les gens redoublaient de violence pour des futilités. Des changements s'opéraient dans l'ombre. Petit à petit, la méfiance avait assombri les foyers. Une torpeur s'était emparée de nos esprits

désorientés. Cette décadence nous empêchait de balayer la poussière, nettoyer les sols râpés par les ans. De vivre normalement.

Paris était devenue trop dangereuse aux yeux de certains. De Sarah et Philippe, notamment. Ils avaient tranché en faveur d'une échappatoire, pensant garantir la sécurité que nous étions en train de perdre.

*

La grande demeure familiale des Castellane, sur la côte de beauté, en Charente-Maritime, avait appartenu avant à Yvonne et dix générations de Castellane, d'après ce que l'on sait. Les premiers étés, je la retrouvais avec une joie contenue et une appréhension troublante. Peut-être à cause des souvenirs encore trop présents qui me liaient à elle. Mais elle restait un lieu paisible et chaque année, nous avions attendu la belle saison avec impatience pour y établir nos quartiers.

Les ans avaient coulé sur moi, plus supportables à mesure qu'ils m'avaient séparée de la mort de ma grand-mère. Là-bas, j'avais toujours été libre et vivante. Là-bas, j'avais toujours été en paix avec moi-même. Une existence familiale retranchée, pour moi synonyme d'évasion, et encore plus d'indépendance. Je connaissais parfaitement ce petit coin, que j'avais habité, près de l'océan, cette région qui m'avait vue grandir. Mon naturel farouche n'avait d'égal que ma soif de découverte. J'avais adoré partir en bordure d'océan, près des chemins escarpés, m'aventurer dans la nature. Je me revois arpenter les sentiers abrités par la forêt de Suzac, dominant l'étendue bleue qui mourait dans l'horizon. Il n'était pas rare alors de me trouver étendue sur les rochers bruts à flanc de

terre, à marée montante. Éclaboussée par les vagues, je cherchais des yeux les rares nuages qui gravitaient si loin du soleil, ne pensant plus à rien. Parfois perchée sur le mur de pierres cassées devant la maison, je n'avais pu me lasser de l'odeur exhalée par le mélange envoûtant de la pinède et du sel. Et me sentir bercée par le vent frais du soir m'était apparu, certains jours, comme une délivrance quand les premières étoiles scintillaient.

La quiétude de ces plaisirs simples cessa d'exister après l'accident, quatre ans plus tôt.

La vie d'Elisa s'était échappée d'entre mes mains cet été-là. A quelques secondes près, c'était la mienne qui se serait envolée. Je revois la lueur fluette dans ses prunelles de jade, égarées dans les miennes. Je me souviens encore de mon incapacité à réagir quand, à genoux sur les rochers frappés par la fureur des vagues, j'avais senti les premières gouttes de pluie laver l'eau de mes larmes.

Pendant trois ans, j'avais marché à côté de moi-même. Pendant trois ans, j'avais erré sur un chemin nébuleux, suivant les contours irréguliers de mon âme fourbue. Trois années durant lesquelles je me perdis toute entière. Le quotidien avait opéré son exaspérant rituel, écrasant. Insupportable. J'avais raté mon baccalauréat l'année suivante. Malheureusement, il y avait eu de quoi. Peut-être à cause de cela, nous n'étions pas retournés en Charente-Maritime les quatre étés qui avaient suivi ce drame. Sarah ne me l'a jamais avoué, mais je l'avais deviné.

Où étaient les sentiers sauvages, ces odeurs marines, la roche escarpée que j'avais tant aimés ? Ce lieu m'avait fait accepter ma solitude et ma différence, dès l'enfance. J'y avais découvert pour la première fois l'océan, si vaste, si pur... Et pourtant imprévisible. Magnifique et étrange à

la fois. Il avait longtemps représenté l'infini, et l'espoir de me dire que tout était possible.

Mais pour rien au monde aujourd'hui, je ne voulais retrouver cet endroit cadencé par mon cœur... Parce qu'il me rappelait que les récifs restaient saillants, les bateaux fragiles. Et que l'océan pouvait être violent. Mortel. Mais il était demeuré le refuge qui pouvait nous unir tous, dans la disparité de nos personnalités, malgré ce passé assombri, et ce présent plein de brume.

A quoi bon les pleurs, la tristesse, les regrets ? Je renonçais à me complaire dans un torrent de larmes et tâchais de me raisonner pour faire face à ma future situation. Quatre ans avaient déjà eu raison de ma fougue, et des milliers de pages avaient été tournées depuis.

A force de résignation, je pris ma valise et la remplis de mes vêtements, d'objets auxquels je tenais. Sans le savoir vraiment, nous nous étions préparés à nous soumettre tous ensemble à une vie étrange dans la maison.

J'avais vingt ans.